

MARIE-BERNADETTE
DUPUY

Les Feux de Noël

LES ÉDITIONS JCL 

Les Feux de Noël

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les Feux de Noël / Marie-Bernadette Dupuy

Nom : Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- , auteure

Identifiants : Canadiana 20200092863 | ISBN 9782898041426

Classification : LCC PQ2664.U693 F48 2020 | CDD 843/.914—dc23

Les Feux de Noël
© Calmann-Lévy, 2020

© Les éditions JCL, 2020 (pour la présente édition)

Image de la couverture : Lee Avison / Arcangel

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition
LES ÉDITIONS JCL
jcl.qc.ca

Distribution nationale
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-BERNADETTE
DUPUY

Les Feux de Noël

LES ÉDITIONS JCL 

Note de l'auteure

Chères amies lectrices, chers amis lecteurs,

Je vous emmène à nouveau en Alsace, une de nos belles régions de France, où j'avais donné vie à l'ouvrage Les Fiancés du Rhin.

C'est avec un grand plaisir que j'ai mis à l'honneur la jolie ville de Colmar et sa « Petite Venise », un de ses quartiers les plus anciens et les plus pittoresques.

Je ne vous propose pas une série, cette fois-ci, mais un roman et son héroïne, Lisel, jeune couturière pleine de rêves et passionnée par le domaine de la mode.

Nous sommes au cœur des années 20, qui ont vu la femme se libérer des corsets, des jupes longues, couper ses cheveux. Lisel suit son chemin, semé d'embûches, en quête d'amour et de réussite.

En cette période de fêtes, je vous invite à l'accompagner, sous la radieuse lumière des mille feux de Noël.

Je tiens aussi à redire, même si cet avertissement figure sur chaque ouvrage sérieux, que toute ressemblance avec des personnes existantes serait fortuite, et que les événements sont fictifs, hormis ceux signalés comme authentiques par une note.

Agréable lecture,

Marie-Germaine Dupuy

La morsure des flammes

Colmar, rue des Clefs, mercredi 19 novembre 1924

Lisel était sortie de son pas dansant de l'atelier de couture. Elle y exerçait comme première main depuis trois mois, chargée de diriger et de surveiller le travail de trois ouvrières, ses « petites mains¹ ». Toutes les quatre étaient employées par Mme Erna Weiss, la patronne du magasin Aux confections pour dames.

Au moment d'entrer dans l'arrière-boutique, la jeune femme hésita, puis elle eut un sourire rassuré.

« C'est son jour de congé, songea-t-elle. J'ai dix bonnes minutes devant moi. »

Elle tourna la poignée, considéra le décor familial de la pièce où on entreposait des rouleaux de tissu et des toilettes prêtes à être livrées, emballées dans du papier.

— Mais...

Le réchaud à alcool était allumé et dispensait des flammèches bleuâtres. Lisel n'eut pas le temps de s'interroger davantage. La porte claqua dans son dos. Un léger bruit lui indiqua qu'on poussait la targette.

— Alors, ma jolie, tu viens faire ton petit trafic ? fit la voix rocailleuse de Karl Landolt, le commis.

1. Dans le monde de la couture, à l'époque, la petite main est l'ouvrière d'exécution. La première main a la fonction de contremaître.

L'homme, un quadragénaire bourru, la harcelait de ses avances grossières. Son manège avait commencé deux semaines plus tôt.

— Monsieur Karl, vous devriez avoir honte ! s'indignait-elle. Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous n'étiez pas censé travailler aujourd'hui.

— Je voulais te prendre la main dans le sac, rétorquait-il. Vois un peu ce que j'ai déniché, bien caché sous les coupons de lainage ! C'est ça que tu venais chercher ?

— Mes croquis !

— Oui, des dessins de mode, pas mal du tout en plus !

L'homme, grand, brun, buriné, brandissait sous son nez une liasse de feuilles couleur sépia.

— Mme Weiss ne serait pas contente, si elle savait que ce que tu fabriques dans son dos, se moqua-t-il. Pareil pour la robe de soirée, celle que tu as planquée à l'étage. Je t'ai à l'œil, ma petite caille !

Furieuse, Lisel le fixait d'un air écœuré. Elle n'en pouvait plus de ses insinuations salaces, de ses sourires équivoques ponctués de caresses discrètes, à la moindre occasion.

— Est-ce que vous allez me laisser tranquille, à la fin ? s'écria-t-elle. Rendez-moi mes croquis !

Elle essaya d'attraper le rouleau de feuilles, mais Landolt recula.

— Seulement si tu es gentille. Un baiser par dessin, ensuite je ne t'ennuie plus.

— Non, jamais. Vous me dégoûtez.

— Tant pis pour toi. Tu y tiens, à tes gribouillages, on dirait. C'est dommage.

Landolt plaça une première feuille au-dessus des flammes du réchaud. Lisel la vit se consumer lentement.

— Arrêtez ça ! dit-elle d'une voix nette, tendue par la colère.

D'une main, il l'attira contre lui, en quête de ses lèvres. Elle se débattit, révoltée par son haleine avinée. Il riait en sourdine, émoustillé par son contact.

— Allez, ma belle, sois raisonnable, marmonna-t-il. Je t'assure, c'est dans ton intérêt.

Belle, la jeune couturière l'était. Âgée de vingt-deux ans, de taille moyenne, mince, les seins hauts, la taille fine, elle avait des traits ravissants, des yeux noirs et de longs cheveux d'un roux sombre, où le soleil faisait naître des reflets d'or rouge.

— Vous êtes complètement fou ! se rebiffa-t-elle en le frappant de ses poings fermés.

Il la lâcha et plaça toutes les feuilles au-dessus du brûleur. Ivre de rage et de chagrin, Lisel voulut les récupérer, mais Karl Landolt fut plus rapide. Il les souleva, par un des coins encore intact, et les agita en l'air.

— Attention ! hurla-t-elle.

Six costumes en tulle, suspendus à environ un mètre du réchaud, s'enflammèrent, avant de mettre le feu au rideau de mousseline voilant des étagères.

— Bon sang, tu as fait du beau ! grogna le commis, effrayé par la vitesse à laquelle se propageaient les flammes. Faut sortir de là !

Hébété, Landolt ouvrit la porte qui communiquait avec la rue Vauban, à l'arrière du magasin. Le vent s'engouffra, attisant le départ d'incendie. Sans réfléchir, Lisel se saisit de cinq croquis, se brûlant les doigts au passage. Puis, malgré la douleur, elle tira la targette pour se ruer dans le couloir.

Le ronflement du brasier l'assourdissait. Elle écarta la lourde tenture qui la séparait de la grande salle aux trois vitrines, où trônaient des mannequins en cire habillés de toilettes à la mode.

— Il y a le feu dans l'arrière-boutique, madame Weiss ! cria-t-elle à une élégante personne qui siégeait derrière son comptoir en bois verni. Vite, téléphonez aux pompiers.

— Seigneur, gémit celle-ci. J'appelle la caserne ! Vous, prévenez les ouvrières, on doit sortir le plus possible de tissus de prix, et aussi nos derniers modèles !

Alertées par les cris de leur patronne et le grondement de l'incendie, Odile, Gretel et Sofia se ruèrent hors de l'atelier.

— Mon Dieu, tout va flamber ! s'affola Odile en découvrant les hautes flammes qui jaillissaient de l'arrière-boutique.

— Quel malheur ! Qu'est-ce qui est arrivé ? s'égosilla Sofia.

— Vite, courez aider madame Erna, je vous rejoins ! leur ordonna Lisel.

Pourtant une fois seule, elle plia ses dessins aux bords roussis, sans se soucier de la douleur qui irradiait de ses mains brûlées, puis monta en courant jusqu'au premier étage.

Le feu ravageait le rez-de-chaussée du magasin, situé à l'angle de la rue Vauban et de la rue des Clefs, la voie la plus commerçante de Colmar.

Quelques badauds s'étaient attroupés sur le trottoir d'en face. Chaudement emmitouflés, ils évaluaient entre eux les chances de sauver le bâtiment.

Debout au milieu de la chaussée, Erna Weiss trépignait d'une rage impuissante, devant l'étendue du désastre. Odile, Gretel et Sofia l'entouraient, muettes de consternation. L'incendie signait pour elles la fin d'un emploi en ces temps de crise économique.

— Les pompiers tardent à venir, fit remarquer le commerçant voisin, un des meilleurs cordonniers de Colmar.

— Vos apprentis ont bien mis les rouleaux de soie de Chine à l'abri chez vous, monsieur Klein ? lui demanda madame Weiss, ses traits poupins durcis par la colère.

— Tout est en lieu sûr, affirma-t-il. Vos derniers modèles aussi, mon épouse les a rangés dans notre chambre. Hé, il faut bien s'entraider.

— Je vous remercie, mais quel malheur, quel malheur ! se lamenta-t-elle. Regardez, tout brûle.

La commerçante disait vrai. Les flammes léchaient les piliers en bois sculpté, leur peinture verte, elles attaquaient les satins, les taffetas, les tulles, les dentelles sur leur dévidoir.

— Et Lisel, madame Weiss, où est-elle ? s'inquiéta soudain Sofia.

— Je n'en sais rien, trancha sa patronne. Peut-être bien qu'elle s'est enfuie ! J'ai mon idée ! C'est elle qui m'a prévenue, et c'est peut-être bien elle qui a mis le feu !

Lisel, enfermée dans une pièce du premier étage, ne pensait plus qu'à survivre. Ses yeux sombres, pleins d'effroi, observaient le modeste décor où elle risquait de mourir, prise au piège des flammes. Il y avait un lit de camp, une table, deux chaises et un lavabo.

— Je n'aurais jamais dû monter ici, se reprocha-t-elle. Je croyais avoir le temps de redescendre !

Affolée, elle serra plus fort contre sa poitrine un paquet volumineux, en papier kraft, dans lequel était roulée la précieuse robe qui l'avait amenée là.

« Un modèle de ma création, se répétait-elle. Je voulais tant prouver à Mme Weiss que j'avais du talent ! »

Des grondements sinistres résonnèrent soudain sur le palier, derrière la porte de la pièce. Lisel imagina l'écroulement d'un pan de mur, ou bien l'éclatement des lambris peints en vert pastel de la cage d'escalier.

— Je dois sortir de là !

Après avoir hésité un court instant, elle ouvrit en grand la fenêtre qui donnait rue Vauban. Le cœur serré, elle se pencha pour estimer la distance entre les pavés de la rue et l'unique issue qui s'offrait à elle pour échapper au feu.

— La porte va s'enflammer, gémit-elle. Si je saute, je peux me tuer, il y a au moins dix mètres.

Elle avisa un encorbellement, entre le premier étage où elle se trouvait et le rez-de-chaussée. Fébrile, elle

chercha comment en tirer parti sans faire une chute fatale.

— Mademoiselle ! Ne faites pas ça, mademoiselle !

La voix qui la hélait était jeune, nette, mélodieuse. Lisel reprit pied dans la pièce enfumée. De l'autre côté de la rue, à une fenêtre, une fille d'environ son âge agissait la main.

— Par pitié, ne sautez pas, mademoiselle, ajouta-t-elle. Vous pourriez vous briser le dos ou les jambes. Gardez votre calme, les pompiers approchent, j'entends leurs cloches, affirma l'inconnue. Ils ont une grande échelle, ils vous feront descendre ! Restez près de la fenêtre.

Son timbre sonore arrivait sans peine aux oreilles de Lisel, qui répondit d'un ton saccadé :

— D'accord, je ne bouge plus.

Elle réussit même à sourire à la jeune personne qui avait su l'empêcher de commettre une terrible erreur.

— Surtout, n'ayez pas peur, mademoiselle, recommanda celle-ci. Je vous tiens compagnie.

— Merci, merci beaucoup. Vous êtes gentille.

Deux gros camions rouges déboulèrent presque aussitôt, sur lesquels étaient perchés plusieurs hommes casqués, dans leur uniforme. Les conducteurs s'arrêtèrent au carrefour de la rue des Clefs et de la rue Vauban.

— Il y a quelqu'un là-haut, annonça un des pompiers qui avait repéré Lisel. Vite, l'échelle !

Heinrich Keller, le plus jeune de la brigade, ne perdit pas de temps, secondé par Mathis Bauer, son coéquipier.

— Je viens vous chercher ! cria Keller à Lisel. Reculez !

Peu après, l'extrémité de l'échelle cogna le rebord en pierre de la fenêtre. Heinrich grimpa avec l'aisance et la rapidité que lui conférait l'expérience. Il se propulsa d'un bond dans la pièce, inquiet de ne plus voir la jeune femme. Elle se tenait adossée à un mur, le plus

loin possible de la porte donnant sur le palier, changée en une barrière incandescente.

— Tout va bien, mademoiselle ? demanda-t-il.

— Maintenant que vous êtes là, oui ! J'ai cru que j'allais mourir brûlée vive.

De lui, elle devinait un regard très clair, entre la visière du casque en cuivre et le tissu gris voilant son nez et le bas de son visage. Il constata qu'elle était très jolie, assez grande et mince, dans une blouse grise ajustée. Une natte d'un roux intense ornait son épaule droite.

— Vous ne risquez plus rien, affirma-t-il.

Heinrich Keller remarqua le paquet et les feuilles en partie roussies qu'elle tenait. Il nota également l'état de ses doigts.

— Vous vous êtes brûlée ?

— Oui. Je voulais passer mes mains sous l'eau froide, mais je n'ai pas eu le temps, et j'avais peur, tellement peur.

— Je vous soignerai quand nous serons hors de danger, dit-il à mi-voix. Je suis coupeur de feu, je tiens ce don de mon père.

— Qu'est-ce que c'est ?

Keller baissa le foulard qui le gênait. Il expliqua tout bas :

— Je vous le dirai plus tard. Je me présente, Heinrich Keller, infirmier de profession et sapeur-pompier volontaire. Ayez confiance, mademoiselle. Je vais vous aider à descendre par l'échelle.

Elle approuva d'un signe de tête, en le scrutant de ses yeux noirs, ourlés de cils d'or brun.

— Mon coéquipier m'appelle, il s'inquiète, ajouta-t-il. Venez vite. Il fait déjà très chaud et la fumée n'est jamais bonne à respirer. Vous avez eu raison d'ouvrir la fenêtre et de laisser cette porte fermée.

Du côté de la rue des Clefs, tout le monde observait les moindres faits et gestes des pompiers. Le chef de la brigade salua Mme Weiss qui lui décocha un regard lourd de reproches.

— Vous en avez mis du temps ! enragea-t-elle. Mon magasin est dévasté, et le feu a gagné le premier étage.

— Nous avons fait au plus vite, trancha-t-il. Est-ce qu'il y a des gens au second ?

— Non, l'appartement est vide. Dieu soit loué, nous habitons au-dessus de la chapellerie de mon époux, répliqua-t-elle, ses bras dodus croisés sur sa poitrine.

On accourait de partout, à présent, afin de ne rien manquer du drame. Trois pompiers étaient entrés dans le magasin, tandis qu'un autre branchait la lance à eau. Tout de suite, ils durent affronter la fumée malodorante qui planait à un mètre du sol en lino, visqueux sous leurs bottes.

Lisel, debout sur le premier barreau de l'échelle, percevait des éclats de voix et le bruit d'un puissant jet d'eau. Quelques curieux assistaient à son sauvetage.

Sans la concerter, le pompier avait lancé dans la rue le paquet contenant la robe, après y avoir ajouté les feuilles. Il s'apprêtait à enjamber à son tour l'appui de la fenêtre lorsqu'un craquement affreux retentit. La porte, embrasée, s'était effondrée, livrant passage à un chaos de flammes et à des nuages d'une fumée âcre.

— Il était temps, nota-t-il pour lui-même.

Le reste de la descente s'effectua rapidement, sans aucun incident. Lisel poussa un bref soupir de soulagement quand elle sentit la rudesse des pavés sous ses pieds. Elle repensa alors à la jeune fille qui l'avait empêchée de prendre un risque insensé et scruta la maison d'en face. Elle localisa la fenêtre. L'inconnue, blonde aux yeux clairs, était encore là, souriante, qui agitait la main en guise d'au revoir.

— Venez avec moi, mademoiselle, lui dit alors Keller.

— Mais où, monsieur ? s'étonna Lisel.

— Je voudrais apaiser la douleur que vous causent ces brûlures aux doigts, et pour ça, autant nous éloigner un peu des curieux.

Elle le suivit jusqu'à un des camions, dont la masse imposante constituait une barrière entre les badauds et eux.

— Ce ne sera pas long, assura-t-il.

D'un geste prompt, il ôta ses gants puis il étendit ses mains au-dessus des siennes, paupières mi-closes comme s'il invoquait une puissance divine.

— Je souffre déjà moins, c'est vrai, avoua-t-elle, stupéfaite. C'est un don merveilleux.

— Non, pas du tout, répliqua-t-il avec un sourire. Pour mon père et moi, ça n'a rien d'extraordinaire. Même à l'hôpital, on me laisse soulager les brûlés. Vous verrez, vous cicatriserez vite.

— Merci, monsieur, de prendre cette peine, murmura Lisel. Moi qui pensais ne pas pouvoir coudre pendant plusieurs jours !

Sofia, l'une des employées du magasin, les trouva ainsi, face à face, les yeux dans les yeux, comme prêts à s'étreindre les mains. Elle poussa un cri de surprise, qui attira leur attention.

— Dieu soit loué, vous êtes vivante, mademoiselle Schmitt ! clama-t-elle. Je vous croyais brûlée vive !

Très brune, petite et tout en rondeurs, Sofia contemplait la rescapée en riant et pleurant à la fois. Ses parents étaient des émigrés italiens venus travailler en Alsace à la fin de la guerre. De son pays natal, elle gardait un accent chantant et une certaine exubérance.

— Oh, vos pauvres doigts, déplora-t-elle. Comme vous devez souffrir ! Vous ne pourrez plus coudre !

— Bien sûr que si, se défendit Lisel, grâce à M. Keller, qui est coupeur de feu. Il était en train de me soigner. Et de toute façon, je suppose que nous serons au chômage pour un bout de temps.

— Surtout vous... Mme Weiss prétendait que vous vous étiez enfuie, et elle dit à tout le monde que vous avez provoqué l'incendie, sûrement à la suite d'une maladresse. Je préfère vous prévenir, renchérit Sofia.

Heinrich les écoutait, tandis que deux de ses collègues s'activaient à replier l'échelle.

— Non, je ne suis pas responsable ! s'insurgea Lisel. Tout est de la faute de Karl Landolt.

— Mais Landolt ne travaillait pas aujourd'hui.

— Pourtant il était là, dans l'arrière-boutique. Il a dû entrer par la rue Vauban, puisqu'il a une clef. Je vais l'expliquer à Mme Weiss. J'ai eu tort de taire certains agissements de son commis.

Lisel se tourna vers Heinrich Keller et le remercia de nouveau, à mi-voix. Elle n'avait pas le cœur à sourire, cependant elle lui adressa un regard plein de gratitude. Il la dévisagea alors d'un air soucieux, qui la surprit un peu.

— Je n'ai fait que mon devoir, mademoiselle... Schmitt, si j'ai bien compris. J'espère que vous n'aurez pas d'ennuis.

Afin de se donner une contenance, il ôta son casque et entreprit de le frotter avec le foulard qu'il avait dénoué de son cou.

Du bout des doigts, il repoussa une mèche d'un blond très clair, et dans la grisaille du décor, ses cheveux firent une tache de lumière. Lisel s'aperçut qu'il était bel homme. Quant à lui, il peinait à détacher son regard de celui de la jeune fille, d'un noir profond.

Gendarmerie de Colmar, une heure plus tard

Erna et Conrad Weiss étaient assis l'un à côté de l'autre, en face du brigadier. Lisel avait pris place un peu à l'écart, sous la surveillance d'un subalterne.

— Dès que l'on m'a averti de l'incendie, j'ai confié la bonne marche de la chapellerie à mes employés et je me suis précipité rue des Clefs, afin de soutenir ma femme, expliqua M. Weiss.

— Oui, je vous connais, la chapellerie place de la Cathédrale, approuva le gendarme. Mais je voudrais entendre la déposition de votre épouse, qui veut porter plainte contre Mlle Lisel Schmitt, première main de son atelier de couture.

— Tout à fait, j'ai la conviction qu'elle est responsable de l'incendie, insista Erna Weiss. Elle m'a raconté toute une histoire à laquelle je ne crois pas. C'est facile d'accuser un absent.

— De quoi s'agit-il ? interrogea le brigadier qui n'était guère patient. Mademoiselle Schmitt, dites-moi la vérité, la justice en tiendra compte.

Lisel, ses mains écarlates posées sur le paquet contenant la robe et ses dessins, respira profondément.

— J'ai déjà dit la vérité à ma patronne et à son mari, rétorqua-t-elle. Karl Landolt, le commis du magasin, m'attendait dans l'arrière-boutique, alors que c'était son jour de congé. Je subis ses assiduités depuis des jours, mais je n'ai pas osé en faire part à Mme Weiss. Le réchaud à alcool, dont on se sert pour faire du café ou du thé, était allumé.

Elle continua son récit, sans omettre aucun détail. Un peu de rose lui était venu aux joues, car elle confessait du même coup l'existence de ses croquis, et celle de la robe, confectionnée en secret le soir, dans l'atelier du magasin.

— De mieux en mieux ! l'interrompit Erna Weiss. J'aurais dû m'en douter ! Vous vous permettez de confectionner une toilette de prix en cachette, sûrement pour vous approprier une de mes clientes. Vous n'avez pas honte ?

— Mais ça ne m'empêche pas de faire mon travail, madame, je suis au magasin de sept heures du matin à sept heures du soir, quand ce n'est pas plus tard. J'ai fait cette robe en plusieurs jours, pendant mes pauses. Je ne vous ai rien volé. J'ai dépensé presque tout mon salaire du mois d'octobre pour acheter la soie et les accessoires, notamment le strass et les fausses perles.

— Je m'en moque ! J'ai eu la sottise de vous engager, parce que vous aviez été petite main chez Paul Poirer¹, à Paris. Mais j'ai introduit un serpent dans ma boutique, une dissimulatrice de premier ordre, sous ses airs de sainte-nitouche ! Tu l'as entendue, Conrad ? Si on ne vous jette pas en prison, moi je vous fiche dehors.

— Calme-toi, Erna, prôna son époux. Au fond, est-ce si grave ? Pour ce qui est des renvois, tu peux donner leur congé à toutes ces filles. Il n'y a plus de magasin.

— Je le sais, ne remue pas le couteau dans la plaie, Conrad !

— Nous confronterons Karl Landolt à Mlle Schmitt, annonça le brigadier. Lieutenant Kunz, ramenez-moi cet individu au plus vite. Madame Weiss, donnez-nous l'adresse de votre commis, je vous prie.

— Je ne l'ai plus en tête, mentit-elle.

— C'est moi qui tiens le registre des employés, précisa Lisel. Karl Landolt habite 5, rue des Bateliers.

Son aplomb et l'éclat de ses yeux en imposaient à tous. Conrad Weiss ne put retenir un vague sourire.

— Et vous, mademoiselle Schmitt ? s'enquit le gendarme.

— Je loue une chambre dans une pension de famille, quai de la Poissonnerie, dans la Petite Venise. Une des ouvrières, Sofia, loge également là-bas.

— Très bien, je m'en souviendrai, mademoiselle. Cette affaire n'est pas claire du tout, aussi, monsieur et madame Weiss, je tiens à vous avertir, si Karl Landolt confirme les propos de cette jeune fille, je ne pourrai retenir aucune charge à son encontre.

— Mais ce sera sa parole contre la mienne, s'alarma Lisel. Je n'ai pas de preuve, il niera.

— Puisque vous avez apporté les feuilles qu'il a voulu brûler, on pourra relever les empreintes digitales, décréta le brigadier, imbu de son rôle et très pointilleux.

1. Célèbre couturier, dans les années 20.

MARIE-BERNADETTE DUPUY

Les Feux de Noël

Alsace, novembre 1924

À vingt-deux ans, Lisel Schmitt est première main dans un atelier de confection de vêtements pour dames. Elle aspire cependant à plus grand, souhaitant créer ses modèles et ouvrir sa propre boutique.

Or, son destin, jusqu'alors paisible et prometteur, bascule le jour où un incendie se déclare sur son lieu de travail. Piégée dans l'immeuble en flammes, elle est sauvée de justesse par un pompier, Heinrich Keller. L'attirance est immédiate entre eux, mais Lisel se retrouve bientôt victime d'une mystérieuse machination et confrontée à un terrible secret, menaçant de briser tous ses espoirs.

Arrivera-t-elle à affronter ce qui l'attend et, aux côtés d'Heinrich, à embrasser la carrière à laquelle elle rêve si ardemment ?

Auteure de grand talent, Marie-Bernadette Dupuy signe une œuvre extrêmement riche et variée, vendue de par le monde.